

JORDI PIÀ-COMELLA

LA RÉCEPTION FRANÇAISE DE CICÉRON AU 20^E SIÈCLE :
LE CAS CARCOPINO¹

Les *Secrets de la correspondance de Cicéron* de Jérôme Carcopino sont publiés en 1947. La biographie eut un retentissement majeur en France et à l'étranger en raison de son caractère à la fois novateur et controversé. J. Carcopino soutient que la correspondance de Cicéron fut publiée non sous le règne de Néron, comme le prétendaient alors les éditeurs anglais Y. Tyrrel et L.C. Purser, mais à l'époque d'Octave². Selon lui, les raisons auraient été de nature politique : la publication des lettres cicéroniennes aurait eu pour but de discréditer les rivaux d'Octave en ternissant l'image de Cicéron, considéré alors comme un exemple républicain du bon homme d'État. Contre l'image positive qu'en offre G. Boissier³, J. Carcopino considère que la correspondance met à nu la bassesse morale de Cicéron :

Avec elle, au contraire, ressortent en un dur relief les vilains côtés de sa nature et s'étalent les incohérences et les félonies d'une conduite qui n'est ni sincère, ni courageuse, ni désintéressée [...]. Le politicien s'y montre si odieux que ses malheurs arrivent comme le châtement des fautes impardonnables où le devaient précipiter les faux calculs d'une intelligence trop égoïste pour rester clairvoyante et les fausses manœuvres d'une volonté trop débile pour surmonter les crises où s'est débattue sa génération. Quant à l'homme privé, sa Correspondance le dépouille de son honorabilité, et, ne lui faisant grâce ni d'un vice, ni d'un travers, elle le couvre de ridicule quand ce n'est pas d'infamie⁴.

¹ Je tenais à remercier les organisateurs du magnifique congrès cicéronien tenu en décembre 2019 à Varsovie, ainsi que l'équipe de la section "Artes Liberales" de l'Université de Varsovie. L'événement fut, en tous points – intellectuel, humain, logistique – exceptionnel. Un grand merci, en particulier, aux professeurs Katarzyna Marciniak, Jerzy Axer et Ermanno Malaspina, et à toutes celles et ceux qui les ont aidés à nous réserver un accueil si généreux. La communication initiale a été enrichie par les échanges que j'eus avec le Professeur Carlos Lévy.

² Carcopino 1947, 1, 71.

³ Boissier 1865.

⁴ Carcopino 1947, 1, 71.

Les *Secrets* comportent deux tomes. Le premier volume : « La correspondance de Cicéron contre Cicéron » tire un bilan terrible de la personnalité de Cicéron tandis que le second volume : « La propagande impériale », sert positivement la politique qu'Octave mène après 43. L'image extrêmement négative que Carcopino donne de Cicéron dans le premier tome suscite la perplexité : ainsi dans son compte-rendu de l'ouvrage, P. Lambrechts affirme que le portrait que brosse de Cicéron le savant français est : « d'une rare violence et ne ressemble à rien moins qu'à un véritable réquisitoire »⁵. Comment l'un des romanistes français les plus brillants a-t-il pu offrir une vision aussi partielle et injuste de Cicéron au point de lui dénier cette *humanitas* qui constitue l'une des caractéristiques principales des *Lettres* ?

D'après P. Grimal, Cl. Carcopino, l'un des fils de J. Carcopino, et P. Ourliac, ce sont les « milieux gouvernementaux de Vichy qui auraient inspiré à l'historien français le portrait qu'il dresse de Cicéron et de ses amis »⁶. J. Carcopino rédige les *Secrets* après avoir quitté ses fonctions de Secrétaire d'État à l'Instruction en 1942 sous Vichy. En réalité, comme C. Lévy l'a démontré, ce n'est pas de la distance à l'égard de Vichy que sont nés *Les secrets*, mais bien de l'adhésion inconditionnelle aux valeurs représentées par Ph. Pétain, comme en témoigne, par exemple, son autobiographie écrite en 1953 : les *Souvenirs de Sept ans* dans laquelle il exprime ouvertement son admiration pour le Maréchal et les idéaux qu'il défendait⁷.

En nous appuyant sur la lecture de deux autres ouvrages de J. Carcopino : *César*, écrit en 1936, et ses *Souvenirs*, nous souhaiterions élargir cette interprétation en montrant que le portrait de Cicéron découle d'une conception particulière de l'histoire : celle de l'homme providentiel qui par son pouvoir absolutiste inaugure une nouvelle page de la civilisation. L'auteur oppose Cicéron, perçu comme le symbole d'une république décadente, sclérosée et divisée, au « grand homme », fort, visionnaire, patriote et exceptionnel, tel que l'incarnent, à ses yeux, César, Napoléon et Pétain. Le Cicéron des *Secrets* serait ainsi « l'envers caricatural » de l'homme providentiel : l'anti-César du *César*, l'anti-Pétain des *Souvenirs de Sept ans*⁸.

⁵ Lambrechts 1949, 443-445.

⁶ Grimal-Carcopino-Ourliac 1981, IV.

⁷ Lévy 2006.

⁸ Carcopino 1947, 1, 373.

Mais pour parvenir à une vision aussi partielle de Cicéron, nous verrons ensuite que J. Carcopino manipule ses sources à la manière de l'avocat dans un tribunal, tronquant et déformant les citations tirées de la correspondance pour dénier à l'Arpinate la moindre qualité morale ou politique⁹. Tout porterait alors à croire que pour l'ancien ministre de Vichy déchu, les *Secrets* représentent le procès qui n'eut jamais lieu : celui contre les républicains et autres politiciens opportunistes de son époque ayant, selon lui, brillé par leur lâcheté.

1. Cicéron, « l'envers caricatural » de l'homme d'État

1.1 Cicéron contre-modèle de l'homme d'État

L'image de Cicéron dans les *Secrets* est conditionnée par une représentation idéologique des faits : celle qui, d'après Hegel et suivant une certaine conception française de l'homme providentiel, voudrait que l'Histoire soit régie non tant par les événements ou les mutations économiques et sociales, que par un « grand homme »¹⁰. À rebours, Cicéron, lui, apparaît, aux yeux de J. Carcopino, comme le représentant d'une république stérile, inefficace et immobiliste.

Tout d'abord, pour J. Carcopino, Cicéron est le contre-modèle de l'homme d'État :

Qu'exige-t-on en effet d'un homme d'État digne de ce nom ? Avant tout d'ardentes convictions qui l'animent dans la lutte et qui le soutiennent au pouvoir. Puis une intelligence assez claire et froide pour ne point confondre accessoire et principal, désirs et réalités. Ensuite cette fermeté d'âme qui permette de regarder des adversaires dans les yeux et les difficultés en face, le courage qui affronte responsabilités et périls, et, dans les moments critiques, décide avec promptitude et sérénité. Enfin, dans les relations humaines, assez d'orgueil pour imposer à tous et de modestie pour ne blesser inutilement personne, une souplesse qui n'exclue pas la droiture et une fidélité aux fidèles qui crée la confiance et fixe les dévouements. Or, au lieu de réfléchir à nos yeux quelques traits de cette splendide image, les

⁹ Lévy 2006, 395, parle lui aussi de « manipulations ».

¹⁰ Pour Hegel 1965, le « grand homme » est visionnaire et novateur : par son action, il ouvre une nouvelle page de l'histoire. Sur le mythe de l'homme providentiel en France, cf., par exemple, Fischer 2009 et Garrigues 2012.

Lettres de Cicéron, comme un miroir à la fois véridique et déformant, ne nous en renvoient jamais que l'envers caricatural¹¹.

La structure entière de la seconde section : « Le politique, d'après ses Lettres », est destinée à faire de Cicéron « l'envers caricatural » des vertus politiques mentionnées. Loin d'avoir « d'ardentes convictions » ou de prendre des décisions rapides, Cicéron est taxé de « doctrinaire sans doctrine »¹², de « velléitaire impénitent »¹³ : J. Carcopino cite alors une lettre à Atticus dans laquelle l'Arpinate implore le secours de son ami¹⁴. L'historien français lui dénie aussi l'intelligence en l'accusant d'« aveuglement chronique »¹⁵ quand il s'agit de juger sa propre destinée ou celle de Rome.

Pour J. Carcopino, en démasquant la véritable nature de Cicéron, la correspondance détruit l'image idéalisée qu'en donnaient l'histoire et la publication de ses traités politiques. Comme J.P. ;De Giorgio l'a bien rappelé, une telle interprétation repose sur l'idée erronée faisant du genre épistolaire l'expression transparente et immédiate des émotions de l'auteur¹⁶.

Cicéron devient alors le prototype d'une république décadente et faible que tout oppose à la figure absolutiste de l'homme providentiel, représenté, selon lui, par César, Napoléon et Pétain.

1.2 *L'anti-César*

P. Grimal a bien montré que dans *Secrets* et la biographie consacrée à César Cicéron est « considéré par J. Carcopino comme le symbole de l'exécrable République qui engendra Verrès »¹⁷ : il est l'exact opposé du général romain, perçu comme un visionnaire qui comprend la nécessité à son époque du pouvoir absolutiste. Les *Secrets* ne peuvent donc se comprendre qu'à la lumière du *César* : ils en sont « l'envers caricatural ». Ainsi, toutes les qualités du bon gouvernant que J. Carcopino déniait à Cicéron, il les attribue sans réserve aucune à César :

¹¹ Carcopino 1947, 1, 373.

¹² C'est le titre du premier sous-chapitre du chapitre 2, 374.

¹³ C'est le titre du troisième sous-chapitre du chapitre 2, 394.

¹⁴ Carcopino 1947, 2, 394 : *Cic. Att.* 8, 2.

¹⁵ C'est le titre du second sous-chapitre du chapitre 2, 385.

¹⁶ De Giorgio 2011.

¹⁷ La formule se trouve dans le chapitre intitulé : « L'affaire Cicéron », in Grimal-Carcopino-Ourliac 1985, 251.

Cependant César, s'amusant, jetant l'argent à pleines mains, composant une tragédie d'Œdipe ou versifiant des badinages après l'éloge d'Hercule, cachait, sous des airs de frivolité, et la fin qu'il s'était proposée, et les moyens incomparables qui la procureront : une résistance physique à toute épreuve [...] une sobriété et une discipline de soi qui le gardèrent toujours des déchéances où tombaient habituellement les ivrognes et les goinfres de sa génération [...] une culture universelle et raffinée, une mémoire « napoléonienne » qui lui permettait de lire et d'écrire sans interrompre ses audiences [...] une intelligence d'une magnifique ampleur, pénétrante et souple, vigoureuse et subtile, d'une capacité de prévision surprenante ; une prudence égale à son audace ; par-dessus tout une énergie inflexible et ardente [...] Que l'on ajoute, pour compléter son caractère, une fidélité exemplaire aux amitiés qu'il avait formées¹⁸.

De même, tandis que l'historien reproche à Cicéron d'avoir « les yeux rivés aux contingences de l'heure qui passe », de n'avoir « rien compris aux nécessités de son temps »¹⁹ et d'être « induit, par une myopie voisine de la cécité »²⁰, César apparaît comme un visionnaire dont « le génie [...] a consisté à comprendre et synthétiser les aspirations de son temps »²¹. En effet, César aurait vu que « la monarchie s'inscrit maintenant dans l'idéologie et dans le cœur des hommes »²². Et Carcopino d'affirmer :

César travaillait pour la masse, mais il voulait, en échange, que la masse méritât son bien-être et travaillât pour l'État. Jamais encore le peuple romain n'avait été l'objet d'un intérêt aussi exigeant, soumis à une poigne aussi ferme²³.

Ces formules rappellent la description hégélienne des « grands hommes » qui « ont les premiers dit aux hommes ce qu'ils veulent » et « portent à la conscience » de tous les individus « leur intériorité inconsciente »²⁴. On se souviendra, à ce propos, qu'Hegel oppose lui aussi l'efficacité de l'absolutisme césarien au légalisme stérile et caduc du républicain Cicéron²⁵.

¹⁸ Carcopino 1936, 41.

¹⁹ Carcopino 1947, 1, 385.

²⁰ Carcopino 1947, 1, 386.

²¹ Carcopino 1936, 39.

²² Carcopino 1936, 39.

²³ Carcopino 1936, 388.

²⁴ Hegel 1965, *La raison dans l'histoire*, 123.

²⁵ Hegel 1965, 69-70.

1.3 Une vision bonapartiste et pétainiste de Cicéron

Mais au-delà de cette inspiration hégélienne, l'opposition entre Cicéron et César découle d'une conception bonapartiste et pétainiste de l'histoire. En effet, J. Carcopino prolonge la querelle qui en France, du 19^{ème} au 20^{ème} siècles, sur fonds de rivalité entre les tenants de la république et les bonapartistes, oppose Cicéron et César²⁶. Ainsi, le retour de Cicéron à Brindes est comparé à celui des « vieux émigrés, qui, après vingt ans de Révolution et de Bonaparte, n'avaient rien appris, rien oublié. Son "moi", de plus en plus exalté, élevait comme un rideau opaque entre la réalité et ses aspirations »²⁷.

À rebours, César est à plusieurs reprises comparé à Napoléon : l'historien célèbre sa mémoire « napoléonienne »²⁸ ; il affirme que « durant ses absences, c'est à eux (les consuls, les tribuns et le *magister equitum*) que d'Afrique ou d'Espagne, (César) mandait, chiffrées, ses volontés, comme Napoléon signait ses décrets à Moscou »²⁹.

Cependant, alors que dans *César* J. Carcopino reconnaissait quelques qualités à Cicéron, comme l'honnêteté et la sincérité, dans les *Secrets* toutes ces nuances disparaissent. Un tel changement s'explique, selon nous, par l'expérience ministérielle de l'historien à Vichy et son admiration croissante pour Ph. Pétain³⁰. C. Lévy a même montré, de manière, à notre sens, très convaincante, que Cicéron est jugé sous le prisme des valeurs pétainistes. En effet, selon lui, la structure des *Secrets* reprend, en négatif, les trois grands principes de Vichy : « Travail, Famille, Patrie ». Ainsi, les deux premiers chapitres de la première section : « Fortune et train de vie de Cicéron » et « Cupidité et indélicatesse » concernent la valeur « Travail » ; le troisième chapitre, « Une vie de famille inconsistante », la valeur « Famille », et enfin, la deuxième section toute entière, « La politique, d'après ses Lettres »³¹, aborde la correspondance sous l'angle de la « Patrie ». Par conséquent, J. Carcopino ferait de Cicéron la parfaite antithèse des valeurs de la Révolution Nationale.

²⁶ Sur le césarisme de J. Carcopino, cf. Nicolet 2003, 203-207. D'après les *Souvenirs*, J. Carcopino n'adhéra jamais au césarisme mussolinien : il qualifie de « voyoucratie » (Carcopino 1952, 79) l'Italie de l'époque où il était Directeur de l'École française de Rome et présente Mussolini comme un despote (Carcopino 1952, 88-89).

²⁷ Carcopino 1936, 165.

²⁸ Carcopino 1936, 40.

²⁹ Carcopino 1936, 368.

³⁰ Le premier chapitre de la seconde partie : « Mon adhésion au Maréchal Pétain », Carcopino 1952, 148-174, décrit cette admiration croissante pour Ph. Pétain. Sur ce point, cf. Lévy 2006, 388.

³¹ Lévy 2006, 391-392.

De plus, dans de nombreux passages des *Souvenirs*, l'historien exprime sa fascination pour Ph. Pétain³². Tout comme César, Ph. Pétain apparaît comme un homme providentiel qui sauve deux fois la nation des ruines, au cours des deux guerres mondiales³³ :

[Les Français] se tournèrent, comme le noyé se jette dans les bras de son sauveteur, vers l'homme qui, contre toute attente, les avait retenus au bord de l'abîme³⁴.

Or, J. Carcopino attribue à Ph. Pétain toutes les qualités qu'il refuse à Cicéron dans les *Secrets* : l'honnêteté, le sens de l'intérêt commun, l'intelligence, une vision du futur, le courage et l'action. C'est ce dont témoigne, par exemple la deuxième rencontre avec Ph. Pétain, lors d'un dîner tenu en 1934 :

Je n'ai aucune difficulté à l'avouer aujourd'hui : je fus conquis d'emblée. [Le Maréchal était] émouvant de noblesse et de simplicité. En veston, toujours, et la boutonnière démunie du moindre ruban [...] Il avait voulu nous mettre en garde contre la rapidité et l'ampleur du réarmement allemand. Mais nous ne pouvions nous résigner à l'infériorité que nous supposait le Maréchal, et nous nous révoltions contre des pronostics et des conseils qui nous offensaient comme autant de blasphèmes [...] Hélas ! Un proche avenir allait nous prouver que nous avions tort [...] Dans la débâcle de juin 1940, les prévisions du Maréchal m'ont obsédé, non comme l'abandon d'un « défaitiste » mais comme l'anticipation d'un patriote qui, plutôt que de se repaître d'illusions, et d'obéir à ses désirs, avait préféré affronter la vérité³⁵.

J. Carcopino se livre à une véritable apologie de Ph. Pétain : sa « simplicité » tranche avec le goût démesuré de Cicéron pour le luxe³⁶, ou sa « vanité malade »³⁷ qui transparaîtrait dans ses diverses lettres, par exemple lorsqu'à Atticus il « rappelle avec emphase ce fameux jour du 5 décembre 63 av. J.C. "où il s'est acquis une gloire extraordinaire et im-

³² Cf. le chapitre : « Mon adhésion au Maréchal Pétain », Carcopino 1952, 148-174, véritable apologie de Ph. Pétain.

³³ Carcopino 1952, 151 : « J'ai suivi, d'instinct, le mouvement qui emportait les trois quarts de la nation, obéi à la conviction que, semblable à lui-même, le vainqueur de 1918 saurait, une seconde fois, sauver la patrie ».

³⁴ Carcopino 1952, 163.

³⁵ Carcopino 1952, 158 ; 160.

³⁶ Carcopino 1947, 1, 399.

³⁷ Carcopino 1947, 1, 400. Carcopino cite *Att.* 1, 19, 6 et 7.

mortelle” et répète l’éloge que lui a décerné Pompée d’avoir “assuré le salut de l’Empire et du monde” »³⁸.

Bien plus, les portraits qu’il brosse de Ph. Pétain ne sont pas sans rappeler ceux de César. Tout comme ce dernier, Ph. Pétain est un soldat et un homme d’action qui restaure l’ordre ; tout comme lui, il inspire courage et héroïsme à ses troupes. Et tout comme pour César, J. Carcopino se livre à une longue description de Pétain dont il loue la beauté et qu’il érige en figure d’homme providentiel. Ph. Pétain apparaît donc comme la version moderne de l’homme-Dieu antique.

Ainsi, Cicéron se révèle être l’exact opposé, « l’envers caricatural » de l’homme providentiel tel que le représentent, aux yeux de J. Carcopino, César, Napoléon et Pétain. Mais quelle méthode exégétique emploie J. Carcopino pour parvenir à une telle représentation du personnage romain ? C’est ce qu’il convient à présent de déterminer en étudiant la fabrique des *Secrets*.

2. Dans la fabrique des Secrets

Déchiré entre son admiration pour Cicéron et son attachement à son maître, P. Grimal parle à propos des analyses de ce dernier de « déformation, insidieuse » mais, en même temps, il garde sur celles-ci un regard, à notre sens, trop pondéré, lorsque, par exemple, il affirme qu’« il ne s’ensuit pas que l’image d’ensemble qui les intègre soit totalement vraie ». Nous pensons qu’en réalité, J. Carcopino « manipule » ses sources pour faire de l’Arpinate le parfait symbole d’une république décadente, corrompue et obsolète. Selon nous, toute la particularité de la démarche herméneutique de J. Carcopino, c’est de combiner à une extrême érudition une approche des sources historiques et littéraires qui se révèle à bien des égards subjective, partielle et simpliste.

2.1 César, Cicéron : deux poids, deux mesures

Tout d’abord, Carcopino a, suivant une formule de P. Grimal, une « conception manichéenne » des personnages historiques : il attribue tous les vices à Cicéron et toutes les vertus à César. D’après les *Secrets* les actions et les comportements de Cicéron à l’égard de ses clients, de sa

³⁸ Carcopino 1947, 1, 400.

famille et de l'État seraient conditionnés par sa cupidité et sa rapacité. Par exemple, dans le chapitre deux intitulé « cupidité et indélicatesses », Carcopino s'appuie sur certaines lettres à Atticus, écrites entre 60 et 51 pour montrer que Cicéron était « également attentif, d'une part, à ne point sembler contrevenir à la loi, et d'autre part, à tirer le meilleur parti possible de ses réquisitoires comme de ses plaidoiries »³⁹. Or, l'auteur témoigne d'un « anachronisme latent » : car cette prétendue « indélicatesse » était courante à la fin de la République. C'est ce même anachronisme qui conduit d'ailleurs J. Carcopino à s'étonner lorsque Cicéron affirme même dans son traité éthique le *De officiis* :

« Qui donc », y demande-t-il ingénument, « à la cause d'un excellent homme démuné, ne préfère pas, lorsqu'il s'agit d'accorder son assistance, l'attrait d'une personnalité fortunée et puissante ? Et n'arrive-t-il pas d'ordinaire que plus sûre et rapide nous apparaît la rémunération que nous espérons, plus aussi notre bonne volonté incline de ce côté ? »⁴⁰

En effet, dans la société romaine la richesse reste fondamentale pour préserver la valeur sociale et morale de la *dignitas*. Bien plus, dans l'éthique stoïcienne l'acquisition de la richesse ne constitue pas un mal mais un indifférent, tout se jouant dans l'usage que l'on fait de celle-ci. En réalité, Carcopino fait une lecture pétainiste de l'attitude de Cicéron car comme C. Lévy l'a bien montré, le motif de l'argent comme symbole d'une république décadente, thème majeur du régime de Vichy, est omniprésent dans les *Secrets*⁴¹.

À rebours, quand il s'agit de juger la relation que César, l'un des Romains les plus cupides de son époque, a avec l'argent, toute critique disparaît. Ainsi, au lieu de montrer avec précision comment César accrut sa fortune, Carcopino présente son pouvoir autocratique comme une nouvelle révolution juste et patriotique contre l'argent :

Aussi bien avait-il lancé à l'opinion, comme un mot de ralliement, la haine des privilèges, et, d'abord et avant tout, du privilège que le nombre peut le moins tolérer, celui de la fortune. L'avidité des richesses, voilà le grand malheur de l'époque, le péril dont il fallait garder la jeunesse. L'argent,

³⁹ Carcopino 1947, 1, 149.

⁴⁰ Carcopino 1947, 1, 153-154, citant Cic. *off.* 2, 69.

⁴¹ Lévy 2006, 394.

voilà l'ennemi, dont, au plus vite, l'on devait arracher le masque trompeur, ruiner le prestige usurpé, arrêter les méfaits⁴².

De même, le regard de l'historien se fait complaisant sur les atrocités commises par César et ses troupes au cours de ses nombreuses batailles. Dans *César* l'auteur célèbre simplement comme autant de signes de sa grandeur les victoires de César contre les Hubérons, les Tencières ou les Usipètes :

Mais la grandeur de César ne résidait point dans cette création issue de sa violence et de sa ruse autant que de son génie, mais bien dans l'usage qu'il résolut d'en faire, dans le redressement surprenant qu'il s'imposa, comme naguère en Gaule, pour réconcilier, selon sa harangue de Plaisance, la force brutale avec la justice, répondre aux besoins de son siècle et reconstruire, sur les ruines qu'avait causées son ambition, une cité plus harmonieuse dans un monde pacifié⁴³.

Plutôt que de s'attarder sur les crimes perpétrés, l'historien français préfère vanter son génie dans un langage d'ailleurs – pensons au terme de « redressement » – qui rappelle l'idée chère aux courants de la droite conservatrice et de l'extrême droite de l'époque, d'une nécessaire restauration morale de la société française⁴⁴.

Inversement, dans les *Secrets*, l'auteur réduit tous les efforts de Cicéron pour préserver la paix civile à des actes de pur opportunisme et de lâcheté. Par exemple, dans la partie consacrée aux « grandes palinodies », le ralliement de Cicéron à César après son exil montrerait une nouvelle fois son égoïsme et sa bassesse. J. Carcopino cite à l'appui la célèbre lettre à Atticus, 4, 5 :

Les Lettres prouvent, en effet, qu'il avait conscience des fautes qu'il était en train de commettre comme de l'improbité dont elles le marquaient, sans rien faire pour éviter les unes ou pour se décrasser de l'autre. Quand il en parle, c'est sans la gêne et les rougeurs qui les atténueraient en quelque façon. Au lendemain de ce discours sur les provinces consulaires que lui

⁴² Carcopino 1936, 389.

⁴³ Carcopino 1936, 371-372.

⁴⁴ Cf., par exemple, Carcopino 1952, 151 : « En ce laconisme frappant Ph. Pétain avait exprimé les sentiments qui, obscurs ou distincts, animaient alors les Français, et traduit la volonté chevillée dans leurs cœurs ; et il n'y avait pour eux, évidemment, rien d'autre à faire que d'accompagner le Maréchal de leurs vœux, que de l'aider de leurs forces dans l'œuvre de redressement dont il proclamait l'urgence ».

avaient dicté les triumvirs et par lequel, plus que quiconque, il avait concouru à mettre en vacances la légalité républicaine, il ne bat pas sa coulpe, il plaisante avec Atticus « Voilà longtemps que je grignote le morceau qu'il me faut avaler. J'éprouvais jusqu'ici un tout petit peu de honte de ma palinodie. Mais adieu maintenant les conseils de la vertu, de la loyauté et de l'honneur [...] J'ai voulu qu'il me fût impossible d'échapper à la nécessité de cette nouvelle alliance, et couper les ponts entre moi et ces hommes qui, dans le moment même où ils devraient me plaindre, ne cessent de me jalouser [...] Puisque ceux qui n'ont aucun pouvoir me refusent leur amitié, tâchons de nous faire aimer de ceux qui sont tout-puissants. Vous me direz : c'est ce que j'eusse désiré depuis longtemps. Oui, je le sais, vous le désiriez, et moi j'étais un âne bête. Mais aujourd'hui il est temps que je m'aime moi-même »⁴⁵.

En réalité, J. Carcopino donne une vision schématique du comportement de Cicéron. Si l'on lit de plus près la citation du passage, on s'aperçoit que l'historien français supprime toutes les sentences qui viennent mitiger la culpabilité et l'égoïsme de l'Arpinate :

Non est credibile quae sit perfidia in istis principibus, ut volunt esse et ut essent si quicquam haberent fidei.

Cette phrase nous permet de mieux saisir la raison profonde de son attitude y compris sur un plan strictement philosophique : non seulement ils ont trahi Cicéron mais ils ont dérogé à toutes les vertus propres aux « gardiens de la cité » selon la conception platonicienne des bons gouvernants. Par conséquent, la « palinodie » de Cicéron ne découle pas seulement d'intérêts égoïstes et immédiats, mais elle est aussi dictée par des raisons politiques et philosophiques légitimes.

Autrement dit, J. Carcopino tronque, coupe et manipule les citations de la correspondance qui donneraient une vision ambivalente, nuancée et complexe de la personnalité de Cicéron de manière à nier à Cicéron tout attachement aux valeurs pétainistes de Travail, Famille, Patrie.

2.2 Cicéron et la valeur « Famille »

Nous n'avons pas encore évoqué la relation de Cicéron à la famille, ayant jusqu'à présent vu de quelle manière J. Carcopino dénonce les « défauts de l'homme d'État » et la « cupidité et indécatesse » de ce « manieur d'argent ». Nous souhaiterions à présent montrer comment

⁴⁵ Carcopino 1947, 1, 344-345.

l'auteur des *Secrets* manipule aussi les lettres qui ont trait à ce thème de manière à refuser à l'Arpinate toute affection authentique et désintéressée pour ses proches.

Ainsi, bien qu'il reconnaisse la « prédilection passionnée qu'inspirait à Cicéron sa fille aînée [...] en qui il retrouvait avec ravissement les traits de son visage, le timbre de sa voix et jusqu'aux battements de son cœur comme en un autre soi-même »⁴⁶, J. Carcopino affirme :

Or ce sentiment ne se révèle que fugitivement dans une Correspondance où il n'existe, ni lettre de Tullia à Cicéron, ni lettre adressée exclusivement par Cicéron à Tullia, mais dans laquelle abondent en revanche les signes d'un détachement, singulier chez un père, dans les circonstances les plus critiques dont ait été marquée la courte vie de son enfant⁴⁷.

L'historien s'appuie sur le témoignage de la célèbre lettre à Atticus 4, 1, 4 dans laquelle Cicéron, évoquant son retour d'exil, raconte son arrivée à Brindes l'août 57 et sa rencontre avec sa fille pour la première fois depuis le décès de son mari Pison :

On devait s'attendre à ce que le chagrin que son éloquence prête à sa fille eût trouvé un écho dans ses lettres de cette période. Or, il n'en est rien ; et nul ne se figurerait, à lire dans le recueil *Ad Atticum* le récit de son arrivée à Brindes, que celle-ci eût été attristée par un deuil aussi cruel et aussi proche : « J'ai débarqué le 5 août à Brindes. C'est là que j'ai été réuni à ma chère petite Tullia, en ce jour anniversaire de sa naissance qui par chance se trouvait être en même temps l'anniversaire de la fondation de la colonie de Brindes et à Rome celui de la fondation du temple de ta voisine, la déesse *Salus*. À peine aperçue de la foule, cette coïncidence a été fêtée avec la plus vive satisfaction par les habitants ». En vain chercherait-on une ombre sur ce tableau radieux. Réservant à ses harangues retentissantes du forum l'évocation de ses tristesses familiales, Cicéron les a tranquillement rayées de ses lettres intimes, où, dégagée des pénibles souvenirs qui auraient pu l'assombrir, ne rayonne plus que la joie égoïste de son retour d'exil, dans les bras de sa fille chérie et au milieu des acclamations populaires⁴⁸.

J. Carcopino coupe deux phrases fondamentales qui concluent la lettre et qui donnent une toute autre image de Cicéron :

⁴⁶ Carcopino 1947, 1, 254 : l'historien reprend les mots de Cicéron, *ad Q. fr.* 1, 3.

⁴⁷ Carcopino 1947, 1, 254.

⁴⁸ Carcopino 1947, 1, 256-257.

In re familiari valde sumus, ut scis, perturbati. Praeterea sunt quaedam domestica quae litteris non committo. quin tum fratrem insigni pietate, virtute, fide praeditum sic amo ut debeo⁴⁹.

Selon nous, ce silence sur les *domestica* est bien plus éloquent qu'un discours : la douleur causée par les soucis privés et familiaux est telle qu'elle ne peut s'exprimer dans une lettre. Ces deux phrases témoignent donc bel et bien de l'attachement profond de l'Arpinate pour sa famille, qu'il s'agisse de sa fille ou de son frère. Dès lors, en supprimant cette citation, l'auteur fournit une interprétation très simpliste non seulement du passage mais du genre épistolaire antique : la finalité de la lettre au premier siècle avant J.C. n'est pas de donner libre cours aux épanchements personnels à la manière des *Confessions* rousseauistes. Paradoxalement, quand Cicéron exprime dans la correspondance la profonde douleur que lui cause le décès de sa fille, J. Carcopino lui reproche « d'étaler [...] avec une jactance qui choque notre sensibilité et ferait douter de la sienne »⁵⁰.

Par conséquent, J. Carcopino force le sens des textes, coupe des passages pour donner de Cicéron un portrait négatif et sans nuance aucune. Loin de la rigueur objective de l'historien, l'auteur des *Secrets* endosse les habits du procureur. Il donne à la biographie les allures d'un procès. Mais au-delà des raisons idéologiques, n'y aurait-il pas dans cette manipulation des textes quelque chose de plus personnel ? Derrière Cicéron, J. Carcopino réglerait-il ses comptes avec certains de ses contemporains ?

3. Les Secrets : un procès qui n'a pas eu pas lieu ?

C'est l'hypothèse de C. Nicolet, suivi par De Giorgio. Il écrit :

La thèse (de la publication de la correspondance en vue de déshonorer la mémoire de Cicéron) serait innocente, si elle n'était l'occasion et le prétexte de broser le portrait féroce d'un homme politique « républicain », mais surtout « parlementaire », où il est impossible de ne pas reconnaître telle ou telle figure célèbre du monde politique français d'avant la guerre : Herriot, en particulier, qui avait en commun avec Cicéron – outre ses « faiblesses », sa « lâcheté », son « opportunisme » – d'être un grand orateur et un homme d'études ; Herriot, à qui Carcopino (je le tiens d'une de ses confidences)

⁴⁹ *Att.* 4, 1, 8.

⁵⁰ Carcopino 1947, 1, 278.

n'avait point pardonné d'être sorti de la guerre en relatif « héros » de la Résistance, alors qu'il avait apporté son adhésion (mais non sa voix, car il présidait l'Assemblée) à Pétain en juillet 1940 à Vichy, et qu'il avait accepté puis refusé des contacts avec Laval en août 1944 ! Avec Herriot, c'est le procès de toute la classe politique parlementaire que prétend faire Carcopino⁵¹.

C. Nicolet ne fournit pourtant aucune preuve si ce n'est de prétendues confidences que lui aurait livrées J. Carcopino lui-même. En réalité, selon nous, c'est dans les *Souvenirs* que nous pouvons trouver une confirmation plus solide et convaincante de l'hypothèse d'un règlement de comptes :

Pour commencer, j'abattis sans remords mes sévérités indifféremment sur tous les poltrons que la crainte des bombardements avait entraînés un peu trop loin de leurs devoirs professionnels. J'ai ainsi mis à la retraite un de mes collègues de la Faculté des Sciences, qui, malgré les rappels réitérés de son doyen, n'avait plus, ni quitté ses terres, ni reparu à la Sorbonne depuis l'été de 1939. Je lui ai certainement causé un préjudice qui n'était pas immérité, et qui, pourtant, ne tarda point à être réparé : lors de la Libération, le fugitif fut réintégré dans sa chaire avec éclat, comme un souffre-douleur de Vichy : et lorsqu'il est mort, deux ans plus tard, son successeur à l'Institut a festonné sa nécrologie des lauriers de la Résistance⁵².

Tiré du chapitre : « Ma charrette de sanctions », cet extrait est intéressant à deux égards. D'abord, l'auteur y condamne la lâcheté de certains Français : dans ce cas précis, il s'agit non d'un parlementaire, mais d'un collègue universitaire qui après avoir brillé par sa lâcheté aurait été, après la Libération, injustement élevé au rang de héros. Ensuite, le passage rappelle trois traits de caractère que J. Carcopino s'attribue tout au long de son autobiographie dans ses diverses fonctions institutionnelles et politiques : le sens de la justice, la fermeté et le courage. En réalité, l'extrait s'inscrit dans le projet général des *Souvenirs* de permettre à l'ancien Secrétaire d'État de Vichy de laver son honneur et de défendre son action politique après avoir été jugé et démis de ses fonctions par la Haute Cour en 1947. Or, si l'on revient au texte des *Secrets* décrivant le modèle de l'homme d'État dont Cicéron serait « l'envers caricatural », on s'aperçoit que, lu à la lumière des *Souvenirs*, ce manifeste politique, J. Carcopino prétend se l'être appliqué à lui-même au cours de ses responsabilités institu-

⁵¹ Nicolet 2003, 206.

⁵² Carcopino 1952, 350.

tionnelles et ministérielles. Par exemple, l'ancien Directeur de l'École Normale Supérieure d'Ulm aurait lui aussi combiné un grand sens de la diplomatie avec la plus grande fermeté lorsqu'il dut négocier la libération d'une centaine de normaliens incarcérés pour rébellion⁵³. On le sait, les historiens ont donné une idée bien moins reluisante de cette prétendue « fermeté ». Par exemple, sans être antisémite⁵⁴, J. Carcopino est de tous les ministres de l'Éducation celui qui mit au service du Mouvement National le comportement le plus autoritaire⁵⁵ : il proposa à Ph. Pétain le *numerus clausus* des étudiants juifs⁵⁶ et, bien qu'ayant soutenu certains de ses collègues juifs, il traita avec sévérité les demandes de dérogation de la part des enseignants juifs non universitaires. J. Carcopino semble, d'ailleurs, dans les *Souvenirs* favoriser un rapprochement entre son action et celle des « hommes providentiels » Ph. Pétain et César lorsqu'il les évoque sous le terme commun de « redressement » dont on connaît les implications idéologiques dans la France de l'Occupation⁵⁷.

Quoi qu'il en soit, dans les *Secrets* Cicéron symbolise tout ce que J. Carcopino abhorre chez les opportunistes républicains : il est l'anti-Carcopino des *Souvenirs*.

Le procès intenté à Cicéron sonne comme une revanche : c'est le procès d'une génération d'hommes corrompus que tout opposerait au Jérôme Carcopino des *Souvenirs* : un homme intègre, un politique courageux, patriote désintéressé entièrement dévoué à l'intérêt national⁵⁸. L'historien français doit alors supprimer toute comparaison possible entre lui et l'orateur romain, ce qui en dépit de sa détestation pour ce dernier, ne va pas totalement de soi dans la mesure où l'un comme l'autre durent faire face à deux situations tragiques similaires. La compromission, d'abord, avec le tyran – le tyran étant pour J. Carcopino, l'Allemand et non

⁵³ Carcopino 1952, 210 : « J'étais persuadé, quant à moi, que si, comme entrée en matière avec eux, nous demandions aux Allemands une levée immédiate de leurs sanctions, leur orgueil se cabrerait ; et, plutôt que de confesser leurs torts, ils préféreraient nous claquer la porte au nez. J'étais donc d'avis de nous incliner verbalement devant leur force, mais, en même temps, de protester contre les injustices dont ils nous avaient frappés en l'employant si mal » (c'est nous qui soulignons).

⁵⁴ Sur l'absence d'antisémitisme chez J. Carcopino: Israël 2005, 131.

⁵⁵ Singer 1992, 98.

⁵⁶ Singer 1992, 78-80 ; Carcopino 1952, 369.

⁵⁷ À ce propos, Israël 2005, 66, rappelle que Carcopino inscrit l'effort intellectuel qu'il exige des normaliens dans le projet général de « redressement » national entrepris par Vichy.

⁵⁸ Carcopino 1952, 204 : « D'ambition, à vrai dire, je n'en avais qu'une : celle de faire, à ma place, mon devoir ».

Ph. Pétain – une compromission qui rend dès lors toute décision politique controversée. La famille, ensuite. Comme Cicéron, Carcopino perdit une fille peu avant la publication des *Secrets*, et un fils à qui il dédia sa biographie de César. Cicéron ne pouvait donc être l'anti-Carcopino, le symbole même de la « clique » parlementariste et résistante de l'époque, qu'au prix d'une manipulation systématique des textes cités à l'appui, celle-ci dût-elle nier de la part de l'Arpinate toute affection sincère pour sa fille Tullia.

Comment l'un des plus éminents historiens français de la Rome antique a-t-il pu offrir une lecture aussi tendancieuse de la correspondance de Cicéron jusqu'à lui dénier cette *humanitas* qui en fait sa singularité ? Le portrait de Cicéron découle d'une conception césarienne, bonapartiste et pétainiste de l'histoire. L'Arpinate apparaît comme « l'envers caricatural » de l'homme providentiel : il est l'anti-César du *César*, l'anti-Pétain et l'anti-Carcopino des *Souvenirs de Sept ans*⁵⁹. Ce portrait dérive d'une manipulation des sources : J. Carcopino cite la correspondance en coupant tous les passages qui donneraient une vision plus ambivalente, nuancée et humaine du personnage. Dérogeant aux principes de rigueur qui devraient s'imposer à un historien, il adopte la posture du procureur. Si l'on s'appuie sur la documentation historique le concernant ainsi que sur son autobiographie, on peut alors penser que, pour l'ancien ministre de Vichy déchu, les *Secrets* sont comme le procès qui n'eut jamais lieu : celui, selon lui, contre certains parlementaristes et autres politiciens opportunistes de son époque, hissés au rang de héros par la Résistance.

Bibliographie

Œuvres citées

Carcopino 1936: J. Carcopino, *Jules César*, Paris 1936.

Carcopino 1947: J. Carcopino, *Les secrets de la correspondance de Cicéron*, 2 voll., Paris 1947.

Carcopino 1952: J. Carcopino, *Souvenirs de Sept ans, 1937-1944*, Paris 1952.

Hegel 1965: G.W.F. Hegel, *Leçons sur la philosophie de l'histoire*, trad. K. Papaioannou, Paris 1965.

⁵⁹ Carcopino 1947, 1, 373.

Littérature secondaire

- Boissier 1865: G. Boissier, *Cicéron et ses amis : étude de la société romaine du temps de César*, Paris 1865.
- Corcy-Debray 2001: S. Corcy-Debray, *Jérôme Carcopino, un historien à Vichy*, Paris 2001.
- De Giorgio 2011: J.P. De Giorgio, *Lectures d'un ouvrage de J. Carcopino en France, en Italie et en Allemagne*. Les secrets de la correspondance de Cicéron, « Mélanges de l'Ecole française de Rome » 123, 2011, pp. 395-408.
- Fischer 2009: D. Fischer, *L'Homme providentiel. Un mythe politique en République de Thiers à de Gaulle*, Paris 2009.
- Garrigues 2012: J. Garrigues, *Les Hommes providentiels. Histoire d'une fascination française*, Paris 2012.
- Grimal 1986: P. Grimal, *Cicéron*, Paris 1986.
- Grimal-Carcopino-Ourliac, 1981: P. Grimal, C. Carcopino, P. Ourliac, *Jérôme Carcopino: un historien au service de l'humanisme*, Paris 1981.
- Israël 2005: S. Israël, *Les normaliens dans la tourmente 1939-1945*, Paris 2005.
- Lambrechts 1949: P. Lambrechts, Les secrets de la correspondance de Cicéron par Jérôme Carcopino, « L'Antiquité Classique » 18, 1949, pp. 443-445.
- Lévy 2006: C. Lévy, *Textes antiques et enjeux contemporains : J. Carcopino lecteur de la correspondance de Cicéron*, in P. Laurence, F. Guillaumont (éd.), *Epistulae antiquae IV*, Louvain-Paris 2006, pp 385-397 [= *Ancient Texts, Contemporary Stakes: J. Carcopino as Reader of Cicero's Letters*, in W. H.F. Altman (ed.), *Brill's Companion to the Reception of Cicero*, Leiden 2015 pp. 198-212].
- Nicolet 2003: C. Nicolet, *La fabrique d'une nation. La France entre Rome et les Germains*, Paris 2003.
- Singer 1992: C. Singer, *Vichy, l'Université et les juifs*, Paris 1992.

